

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
LAMARTINE

TOME TRENTE-TROISIÈME.

E 110
64

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LAMARTINE

PUBLIÉES ET INÉDITES

NOUVEAU VOYAGE EN ORIENT

(1850)

TOME TRENTE-TROISIÈME

PARIS

CHEZ L'AUTEUR, RUE DE LA VILLE-L'ÉVÊQUE, 43.

M DCCC LXIII

4

A

NOUVEAU

VOYAGE EN ORIENT



NOUVEAU

VOYAGE EN ORIENT

LIVRE PREMIER

21 juin 1850.

Adieu, terre livrée à plus de vents et d'onde
Que le frêle navire où flotte mon destin !
Terre qui porte en toi la fortune du monde,
Ton rivage s'abaisse à l'horizon lointain !
(*Adieux à Marseille. Juin 1832.*)

Ces vers, que j'adressais comme adieu à la France en partant pour mes longs voyages d'Orient en 1832 et 1833, me reviennent à la mémoire maintenant en naviguant sur ces mêmes mers et sous ces mêmes vents auxquels je faisais allusion jadis. Ils seraient encore vrais aujourd'hui, et l'on pourrait dire à la France de 1850, avec autant de justesse :

« Terre livrée à plus de vents et d'onde
Que le frêle navire qui porte mon destin ! »

Mais il serait faux de dire que les circonstances actuelles, quelque graves qu'elles puissent être, soient aussi sinistres

que les circonstances de 1832 dans lesquelles je laissais alors la France. Les journées de Juillet, bien plus sanglantes que les journées de Février, venaient de consterner les esprits. Le principe de la légitimité, beau de prestige, faible de foi, auquel l'Europe s'était rattachée après trente ans d'éclipse, d'orages et d'invasions réciproques des peuples, venait de s'écrouler de nouveau. On s'était jeté étourdiment à une monarchie d'occasion et de rechange qui n'avait ni la légitimité nationale et populaire de la république ni la légitimité traditionnelle et sentimentale du droit divin. Cette royauté de Juillet, acclamée à huis clos par une centaine de députés affidés dans la chambre et par cinq ou six journalistes dans la rue, ne pouvait avoir la solidité d'une forme de gouvernement se soumettant, comme la république, au jugement du suffrage universel, et sortant à l'unanimité de la délibération de quatre mois d'une assemblée nationale constituante. Si on lui demandait son titre et sa source, elle ne pouvait que balbutier des prétextes, des excuses, des ambiguïtés. « Je suis la meilleure des républiques. Je suis une monarchie entourée d'institutions républicaines! » Mais, pour être une monarchie entourée d'institutions républicaines, il faut d'abord avoir le droit d'être une monarchie; de quel droit l'étiez-vous?... Mais, pour être la meilleure des républiques, il faut d'abord être république; de quel droit ne l'étiez-vous pas?

De plus, cette monarchie sans titre héréditaire, et cette république sans suffrage et sans ratification nationale, avait aux yeux des hommes de cœur (et les peuples sont hommes de cœur) l'apparence et l'odieux d'une usurpation. Elle chassait quelqu'un, quelqu'un qu'elle aurait dû défendre ou suivre dans l'exil; des parents, une famille, un vieillard, une fille de Louis XVI, sacrée dans les cachots par les larmes de sa mère et par le sang de son père; une veuve dont le mari venait d'être assassiné par un fanatique d'illé-

gitimité; un enfant innocent par son âge, couronné par ses droits! Elle remplaçait tout cela dans des palais tout chauds de leur récente présence, tout lugubres de leur absence, tout retentissants encore de serments prêtés et oubliés! Elle ne pouvait faire un pas dans ces salons et dans ces jardins sans y voir la place du trône de Louis XVIII et de Charles X, du berceau du duc de Bordeaux! Cette idée soulevait le cœur de ceux qui ne comprennent pas la royauté, mais qui comprennent la nature! Les plus justes et les plus indulgents, comme moi, n'accusaient pas la royauté de Juillet de crime, mais ils la plaignaient de sa situation. Quel exil n'eût été préférable à ce couronnement dans la maison de l'exilé? Être proscrit pour sa fidélité à sa famille, ce n'est rien! mais proscrire pour régner, même malgré soi, à la place du proscrit, c'est le pilori de l'ambition, ou c'est la vertu au-dessus de la compréhension du cœur humain!

Je crois que c'était de la vertu, mais c'était une douloureuse et affreuse vertu! On n'en savait pas gré au prince nouveau, parce qu'on ne comprenait pas ce stoïcisme. Au lieu de rendre la dynastie nouvelle intéressante, il la rendait antipathique au cœur de la France et de l'Europe. Cette désaffection de l'univers affaiblissait cette royauté. On pouvait l'estimer, impossible de l'aimer; triste condition d'une race. Les races royales ne s'enracinent que dans le sentiment. Le sentiment était avec la pitié et les larmes du parti des vaincus et des exilés.

Les républicains, déçus et irrités, se retiraient pour épier l'heure des faiblesses. Tous leurs beaux rêves de jeunesse avaient été étouffés sur le balcon de l'hôtel de ville, dans l'embrassement fameux de La Fayette et du candidat à la couronne. Ils n'étaient pas seulement déçus, ils étaient humiliés; on leur avait soufflé leur révolution. Ils étaient venus pour proclamer un peuple, on leur ramenait un roi